

Restauration Que conserver?

Yvan Fortier

Numéro 28, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18343ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortier, Y. (1985). Restauration : que conserver? *Continuité*, (28), 5–5.

RESTAURATION: QUE CONSERVER?

On oppose souvent la «restauration historique» et la «conservation globale». Après 10 ans d'expériences, le CMSQ invite à faire le point.

La rentrée d'automne sera marquante pour le Conseil des monuments et sites du Québec (CMSQ) et pour tous ceux qui s'intéressent de près à la question patrimoniale. Le Conseil profitant de l'occasion de ses dix ans d'existence, organisera un colloque sur la dernière décennie de restauration. Il sera certainement passionnant de voir s'esquisser devant nos yeux un bilan des actions qui auront été portées et des théories sur la restauration qui les auront étayées.

QUE CONSERVER?

L'univers plutôt restreint de la restauration a connu, et connaît encore, les soubresauts de l'opposition des idées ou, à tout le moins, de l'entrechoquement des *leaders* momentanés, identifiés à certaines conceptions de la restauration qui ont été mises en lumière depuis dix ans. Cette situation, avouons-le, n'a pas toujours favorisé une protection adéquate du patrimoine. Il suffit de parcourir les rues de nos villes pour en évaluer les résultats. La restauration historique intégrale, qui se pratiqua pendant une certaine période, a laissé ses marques: encore en 1985, on sacrifie, par exemple, les ajouts menuisés ou plâtrés d'un bâtiment qui sont ultérieurs à sa date de construction. Cette façon d'agir est inacceptable si l'ajout est le moins harmonieux et relativement bien conservé. Et que dire si l'ajout constitue un témoignage rare et significatif d'une époque et d'un mode d'occupation même tardifs?

À l'inverse, il existe un processus visant la conservation globale de l'édifice et de toutes les marques de ses mutations. L'idée d'une telle forme de conservation, fort juste en elle-même, ne se traduit pas nécessairement par des résultats probants. Plusieurs sont en effet incapables de discriminer l'originel de l'ajout, l'ajout valable de l'addition aléatoire, voire même temporaire dans son principe. À tout conserver des étapes architecturales d'un bâtiment, même celles qui ne sont qu'une forme de «taudification» qu'il faut avoir l'honnêteté de reconnaître, on en vient, dans certains cas, à se permettre des interventions arbitraires d'où le cynisme n'est pas absent. En effet, l'argument qui justifie ce genre d'intervention ne tient-il pas en ceci: toute nouvelle intervention architecturale sur un bâtiment patrimonial, n'est-elle pas un témoin tout aussi valable d'une époque que les interventions plus anciennes pour une époque plus lointaine?

ET LA RENTABILITÉ?

Les données de la situation ne se restreignent pas à la seule opposition entre «restauration historique» et «conservation globale». Le contexte même de ce débat constitue une donnée supplémentaire dont on doit tenir compte, puisqu'il se formule en termes de rentabilité économique. La restauration historique, dont la vertu est de viser un moment précis de l'histoire du bâtiment, souvent son état primitivement originel, est une chose coûteuse en raison des

investissements monétaires et de la perte d'un certain nombre d'éléments patrimoniaux jugés incompatibles avec ceux de la période de restitution visée.

Il va sans dire qu'une théorie de conservation globale accorde davantage ceux qui se préoccupent avant tout de rentabilité financière: les em-bûches de la restauration s'effacent au profit d'une simple entreprise de recyclage qui porte la marque de son temps et qui se traduit par des coûts d'opération qui ne sont plus déficitaires. Mais est-ce bien le patrimoine qu'on rentabilise?

La rue Petit-Champlain, à Québec, est une bonne illustration de ce type de traitement. Ayant délaissé son état de patrimoine moribond d'il y a quelques années, elle est devenue une artère commerciale fréquentée par les touristes au-

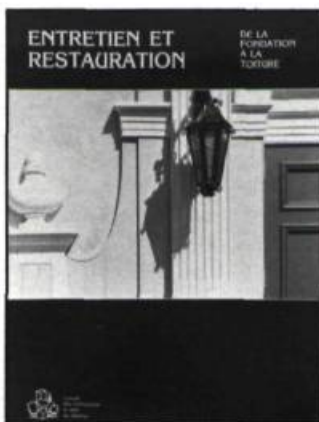
UN GUIDE TECHNIQUE

Dans d'autres endroits, ce sont des maisons ou des entrepôts abandonnés que l'on recycle pour des fins d'habitation; leurs murs servent de coquilles à des aménagements intérieurs sans grand lien avec leur contexte. Quatre planches d'indigente menuiserie encadrent les baies et rappellent à l'observateur qu'il aurait pu y avoir des chambranles de portes et de fenêtres exécutés de façon appropriée. Feu la restauration a laissé place à la récupération souvent hâtive et au recyclage du patrimoine. Qu'on le veuille ou non, ce genre de transformation sert d'exemple aux propriétaires privés en quête de modèles pour les guider dans des travaux d'entretien ou de restauration.

Aussi est-il significatif que le CMSQ ait misé sur la distribution d'informations techniques pour contrer la tendance à l'arbitraire dans la remise en état des bâtiments anciens. Ainsi, à l'occasion de son dixième anniversaire, il a publié récemment un document intitulé *Entretien et restauration. De la fondation à la toiture*. Il importe, en effet, de remédier à la carence d'informations pratiques chez les propriétaires; mais on découvre aussi, à l'usage, que les architectes sont souvent les premiers à être privés d'une formation adéquate qui leur donnerait une meilleure compréhension de la réalité patrimoniale. Pour cette raison, il serait urgent que tous les dossiers servent en même temps à établir une véritable éthique professionnelle et des règles d'intervention pour les édifices patrimoniaux. Pour esquisser les règles méthodiques dont on a besoin, il est nécessaire que ceux qui ont l'expérience pratique d'entreprise de restauration et d'entretien se manifestent et se rencontrent dans ce forum que leur proposera le CMSQ par son colloque de l'automne. ■

Yvan Fortier

Président du Conseil des monuments et sites du Québec.



Publié à l'occasion du 10^e anniversaire du CMSQ, ce document rassemble les informations techniques nécessaires lors de la remise en état de bâtiments anciens.

tochtones et étrangers. De grandes vitrines aguichent les passants. En même temps, le caractère vieillot de l'endroit sert de marque de commerce et crée l'ambiance de ce centre commercial inusité. À ce compte, il est permis de se demander si l'on dépasse de beaucoup les aménagements pastiches de «rue du Vieux-Québec» réalisés naguère dans certains centres commerciaux. Le fard des crépis et des peintures fraîches tient lieu de mise en valeur du patrimoine.